

Dans ma grande maison folle

Michel Dallaire

Number 50, January 1989

La clef des songes : spécial Création

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43124ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dallaire, M. (1989). Dans ma grande maison folle. *Liaison*, (50), 22–25.

Dans ma grande maison folle

par Michel Dallaire

Ses lèvres s'entrouvrent dans le noir. Forment des mots qui se perdent dans le vacarme du bar enfumé. Je fais signe de comprendre, la suis et on sort.

Quelque part, un chien hurle à la mort au-dessus des sirènes d'ambulance qui sillonnent les mille et une rues à la recherche de victimes.

Une Trans-Am brasse le noir de ses phares affolés. Fait crier ses pneus pendant qu'une blonde, chevelure au vent, refait son maquillage. Masque d'indifférence. Couverture de magazine qui file dans la nuit.

Nourris d'espoir et de rêves, les néons battent le rythme. Un arc-en-ciel dans mes lunettes. Les rues comme des couloirs interminables. Direction nulle part.

À la sortie d'un bar, des motards se séduisent entre le cuir et le chrome.

On rase les murs. Disparaît dans une ruelle. Le décor de plus en plus abstrait.

Elle me sourit. Méprisante. Et je fais semblant de comprendre.

* * *

Les draps défaits d'un grand lit plongé dans le noir.

— Je m'appelle Ana. On m'a envoyée te retrouver.

Je la prends dans mes bras et l'embrasse longuement sur la bouche comme s'il n'y avait pas de lendemain. Comme si on se connaissait. Déjà et pour toujours.

— M'as-tu déjà aimé?
— Ça n'a rien à voir, dit-elle.

J'essaie de me souvenir de son corps. La force de son envie. Et voilà qu'elle se donne comme un cadeau.

Mes mains tremblent en découvrant le pays connu de son corps. Plein de rubans et de feux d'artifice.

— Je voudrais te connaître.

Me sens comme un mendiant.

— Partons, répond-elle.

L'impression qu'elle me connaît trop.

Par la fenêtre, j'aperçois un autobus qui attend que ses passagers prennent place avant de reprendre sa course interminable vers d'autres néons. D'autres bars. Là où on se rencontre dans une grande solitude collective. Comme pour fuir côte à côte, autour d'une table où se mêlent des visages anonymes. Dans le graffiti des bruits. Les danseuses frémissant au milieu de l'oubli. Et ce dialogue inflexible où chacun des personnages porte son verre à sa bouche dans un geste machinal.

— J'en ai assez de cette merde!
— D'accord, dit Ana. Rentrons. Tu sais, il y a longtemps qu'ils t'attendent, qu'ils parlent de toi. Certains te trouvent terrible... Moi aussi parfois!

Dehors, le flot nocturne poursuit sa course. Tourne en rond. Pressé.

Je la suis comme un perdu.

Un grand homme maigre tape sur une vieille machine à écrire, hausse les épaules comme s'il parlait à quelqu'un. Il est entouré de bouteilles de bière vides. Sur les accoudoirs du fauteuil, sous sa table de travail...

— Il vaut mieux ne pas le déranger, me dit Ana. Il pourrait se faire menaçant.

Dans un coin, un adolescent prend des photos d'une femme enceinte. Nue sous un néon clignotant.

— Tu connais cette femme? me demande Ana. Elle est arrivée un jour, comme ça. A dit qu'elle accoucherait de ton enfant. Tôt au tard.

Elle m'entraîne dans une autre salle. Mal éclairée. L'odeur du kif me monte à la tête. Je me demande soudain dans quel pays je suis, pourquoi je reconnais ces lieux.

Des visages masqués me fixent comme des vis. Une musique m'arrive de quelque part. Familiale.



L'écriture chez **Michel Dallaire** se veut instrument d'une action sur les choses, les lieux, les personnes, les contradictions qui l'habitent, pour le meilleur comme pour le pire. Thérapeutique, exorcisme, terrorisme qui permet de secouer les fauses contraintes... Photo par Liette.

Au milieu de la pièce, des gens assis s'échangent un grand cahier noir. Écrivent quelques mots et le passe au prochain qui fait de même.

Ana prend le cahier, griffonne quelques vers que je reconnais. Me regarde avec un sourire en coin.

— Tu connais celui qui tape à la machine?

J'hésite. Le regarde à nouveau. Hausse les épaules.

— Antoine... Antoine Lachance! me dit-elle.

L'impression de me retrouver dans un ailleurs que j'ai quitté il y a longtemps. Sans regarder derrière.

— Il écrit toujours?

— Constamment. Passe ses nuits entières devant sa machine à écrire. Mais personne ne lira ce qu'il pond. Pas de ruban dans sa machine. Il est assis devant la même page blanche depuis des années. Ne parle jamais à qui que ce soit. Le jour il dort. La nuit, il apprivoise le silence et les bruits, examine un à un tous les hommes, femmes et enfants que son regard peut atteindre, feint l'écriture. Se remet à taper comme un déchaîné. Le même jeu. Toujours le même jeu. Les gestes, les paroles et les comportements. Toujours à recommencer.

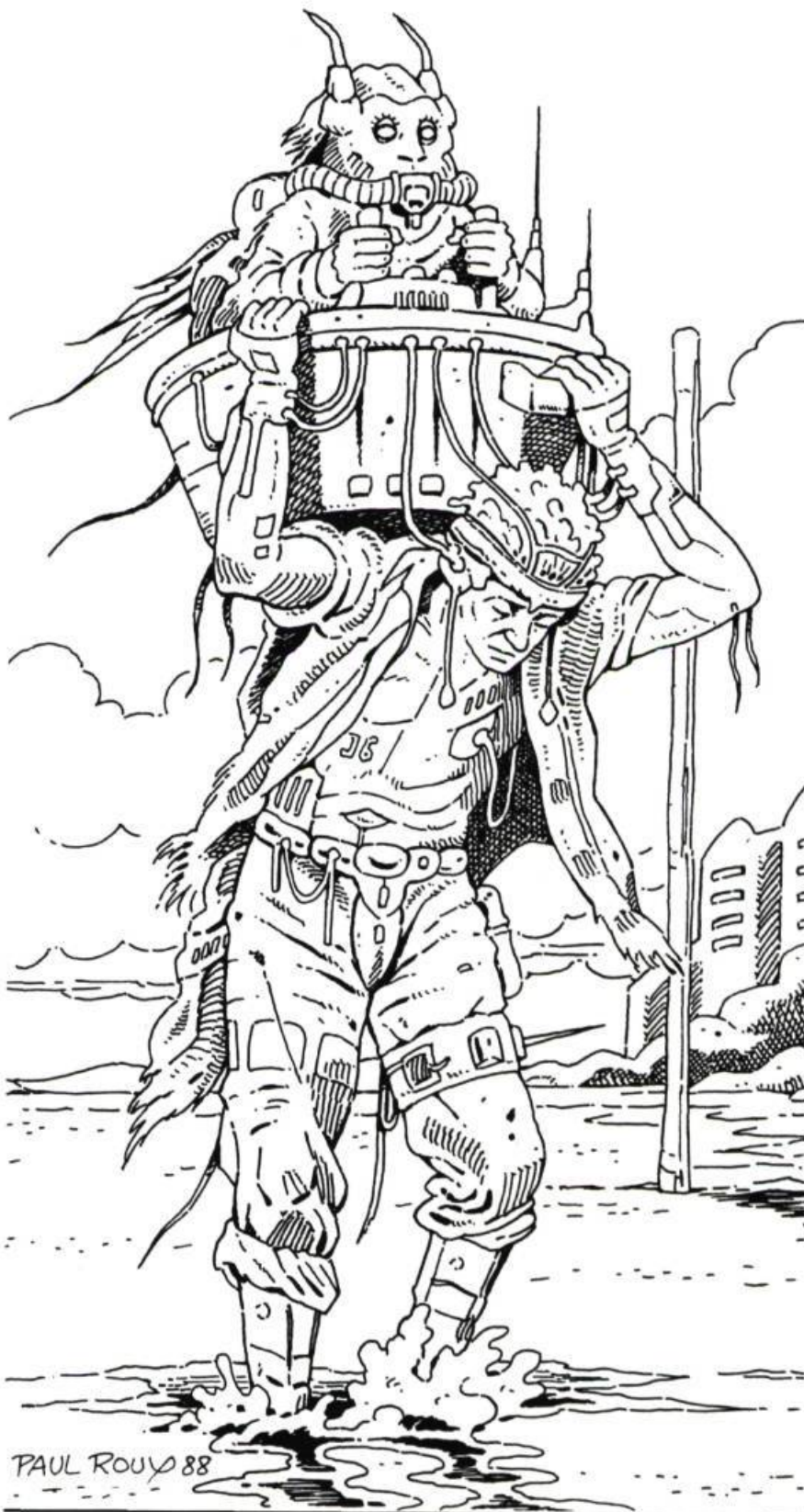
— J'ai l'impression de connaître tous ces gens, lui dis-je. Comme si on s'était tous connus dans un autre lieu, un autre temps. C'est la même chose avec toi. On s'est rencontrés tantôt dans un bar et j'ai l'impression de te connaître depuis toujours.

— Ici, tout le monde te connaît. C'est grâce à toi qu'ils sont ici. Qu'ils ne sortent jamais. T'attendent comme des coquilles vides. Certains depuis des années. Il ont appris l'attente, la solitude. Et maintenant...

— Maintenant quoi?

— Pour nous, le temps s'est arrêté quand tu nous as abandonnés. Au début, on t'en a voulu mais on a appris la patience. Tu vois cette fille assise au piano? Elle joue la même cantate depuis des années. Et cette sœur polit son lustre depuis presque dix ans. Si tu suivais l'escalier qui mène là-haut, tu rencontrerais un roi déchu et il te raconterait l'histoire d'un pays qu'il a quitté par nécessité de fuir... À cause de toi!

— Mais on fuit tous!



— Ici, personne ne fuit! Tout le monde est arrivé. Tu dis qu'on s'est recontrés tantôt dans un bar. Tu te souviens de la première fois qu'on s'est rencontrés comme par hasard dans un petit café près de ton hôtel, entre deux verres de Pisco? Des poèmes que je laissais sur la table de chevet? À l'époque, on cherchait. Tous ces gens se sont rencontrés en toi. Pendant longtemps, ils ont cru que tu les avais oubliés, qu'ils ne te reverraient plus. Quant à moi, j'ai toujours pensé que tu nous reviendrais. Qu'ensemble on vivrait un nouveau commencement. C'est pourquoi je suis partie à ta recherche. C'est pourquoi j'ai passé des nuits et des nuits dans les bars à t'attendre. C'est pourquoi j'ai dû t'entraîner ici. Dans ce lieu qui nous ressemble. Nous rassemble. Que tu as conçu petit à petit au fil des nuits blanches passées en notre compagnie.

Plus elle me parle, plus je remonte le temps, me reconnais, me souviens. Et ces lieux habités par des spectres qui m'arrivent de loin comme une grande famille... M'interpellent. Cette grande maison délabrée que je redécouvre. Peuplée d'ombres.

Je marche. Avance lentement sur un vieux plancher qui craque. Comme des os. Mes pieds se souviennent des couloirs, des racoins, des murs. Chaque salle est un chapitre dans un livre que j'ai écrit. Que je relis. Le grand livre noir. Histoire d'amour et d'horreur. Une errance qui me transporte vers d'autres vies, d'autres enfers. Suite de souvenirs que je revis et qui m'habitent comme des stigmates dont je ne peux me défaire. Interminable procession d'événements, de personnages, d'odeurs. De plus en plus âcres.

Dans mon ventre tout devient froid et dur. Ana m'offre du champagne, allume des chandelles et je l'écoute faire des aveux que j'ai écrits. Quelque part.

Par bribes, elle rappelle un passé fait de faiblesses et d'incertitudes. Me parle de mes rêves. Les énumère comme des défauts. Fait l'inventaire des dégâts.

Dans un coin du salon, un vieux se gratte. Paresseux. Soudain, je me souviens d'un temps où il était puissant et gouvernait. Alors je le faisais agir en barbare. Gros plan. Moteur.

Trop tard. J'ai tout détruit. Depuis, il mange sans fourchette et se gratte comme un grand singe triste.

J'ouvre la porte d'une chambre. Aperçois une jeune fille toute blonde, assise derrière un gros tas de jouets brisés, de pages manuscrites, de bouts de papier déchiré. Elle me sourit.

— Je t'en prie, reconnais-moi, chuchote-t-elle. Aime-moi pour que je puisse chanter ta gloire. Fais-moi revivre!

— Après les abus auxquels tu l'as soumise, après la mort, elle a voulu redevenir petite fille, me dit Ana. Innocente. Mais tous ses jouets étaient brisés.

Je lui tourne le dos. Quitte la chambre. Voudrais qu'elle soit heureuse, qu'on marche côte à côte dans des ruelles de joie... Et de chagrin.

Temps perdu.

On ouvre toutes les portes. S'appelle d'un bout à l'autre de la grande maison. Des gens de partout sortent d'une garde-robe. Leurs rêves leur coulant entre les doigts.

La mousse déborde d'une bouteille et on devient de plus en plus ivres.

Je me sens soudain comme le P.D.G. d'une société de fous et le champagne a le goût du bonheur. Certains se démasquent et descendent le grand escalier. Des photographes les attendent. Photos de famille.

Le temps passe. Il est de plus en plus tard. Je ferme les yeux et dans ma tête il pousse des fleurs funéraires que la jeune fille aux jouets brisés vient cueillir en riant.

La sueur me coule dans le dos, sur le front. Ana. Eva. La pianiste. Le vieux. Passent près de moi. Et je suis de plus en plus ivre du sentiment qu'il est trop tard. Les transforme en cortège funèbre.

Le champagne me coule au creux du ventre. Je vogue. Rame. Rame.

La pianiste me tape sur l'épaule en disant :

— En pleine forme ce soir, monsieur untel?
— Mou comme de la guenille.

Pas le courage d'être autrement. M'en fous. La quitte et m'enferme dans une chambre vide, comme un assassin qui se retire de tout. Pour y échapper. Imaginer la suite.

Cette nouvelle de Michel Dallaire a remporté le premier prix lors du concours littéraire « La Clef des songes » organisé dans le cadre du Festival de science fiction et fantaisie de l'Université d'Ottawa.

Je pue un mélange de champagne et de sueur. Eux s'en foutent et viennent vers moi. Ont besoin de moi. Ce soir. Maintenant.

Une foule de personnages masqués se bousculent à l'entrée de la chambre.

Dans un coin, un curé dit la messe pendant que des motards écrivent dans le grand cahier noir.

Soudain, tout le monde se démasque.

* * *

Le vieux a retrouvé sa couronne. Se fait juge. Me condamne à l'amnésie. Je lui crache au visage. Le remercie.

Des femmes fendent du bois, préparent un énorme bûcher et m'obligent à brûler tous mes souvenirs.

De plus en plus, j'éprouve un sentiment de délivrance. Singulière.

Les personnages se laissent dépérir. Meurent les uns après les autres, léchés par les flammes.

J'attends, oublie. Fais surgir un autre visage, aperçois son corps qui a réussi à vaincre le temps et l'abandonne pour enfin me retrouver seul, sans histoire devant les flammes montantes qui me barrent soudain le chemin. M'entourent. Incendient ma mémoire.

— Eva! Tu me reconnais? On s'est pourtant bien connus dans les cafés des pays et des siècles passés...

Autour de moi grandit une foule.

Des personnages me sortent des entrailles, s'entassent, me bousculent et se laissent dévorer.

Je les regarde partir en fumée. Enjambe les flammes.

Ma mémoire s'envole comme un ange sans ailes. Blessée. S'écrase à mes pieds. Je la cueille. La berce.

Personnage inachevé.

* * *

Je sais à présent que la clef de mes lendemains est parmi les braises et les cendres.

J'ai brûlé tous mes personnages. Table rase pour en arriver à l'oubli ou au commencement. Effacer toutes mes traces.



Au début, je me suis mêlé à eux presque par hasard. Au début, je les ai aimés, haïs, trahis. On cohabitait dans une grande maison qui nous retenait pour le meilleur comme pour le pire. Une énorme maison toute blanche. Comme une grande famille.

L'étrange équipage

Paul Roux, 1988

Au fond, il fallait me débarasser d'eux. Effacer leurs traces de doigt. M'enfermer dans un mutisme qu'on partagera peut-être toujours. Malgré tout. Moi qui croyais la solitude possible. Moi qui suis peut-être le personnage de quelqu'un d'autre. Personnage qu'il corrigera par l'écriture. Quand viendra le temps de reprendre ses brouillons.

J'ai tout brûlé. Les notes, les manuscrits, les photos de famille.

Ces hommes et ces femmes qui habitent désormais les cendres.

La poussière au fond des tiroirs et des lieux secrets où respirent déjà des êtres mal définis qui me demandent de leur ouvrir, de les accueillir. Dans ma grande maison folle.